

Marie-Blanche TAHON, La famille désinstituée. Introduction à la sociologie de la famille. Sciences sociales no 21, 1995, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 230 p. bibliogr., gloss.

Françoise-Romaine Ouellette

Volume 21, Number 1, 1997

Confluences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015476ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015476ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellette, F.-R. (1997). Review of [Marie-Blanche TAHON, La famille désinstituée. Introduction à la sociologie de la famille. Sciences sociales no 21, 1995, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 230 p. bibliogr., gloss.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 139–141. <https://doi.org/10.7202/015476ar>

plus parler de chamanisme notamment à cause de l'impact de la création de généalogies écrites, de l'abandon de la transe par possession des esprits, de l'abandon de l'idée cosmologique de l'*akpa* après l'introduction énergique du bouddhisme tibétain, etc. Au XVIII^e siècle, disait Shirokogoroff, le chamane est devenu prêtre et la religion s'est codifiée. Humphrey doit bien sûr aplanir les différences, refuser cet argument et insister sur les dimensions résiduelles du chamanisme. La dernière section de l'article porte sur le chamanisme tel qu'il était pratiqué hors de la cour impériale et donne à voir qu'il était, justement, passablement éloigné de celui de la bureaucratie métropolitaine aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce livre stimulant sur un sujet qui ne l'est pas moins — bien qu'on puisse être agacé par un retour à ce qu'il y a de pire chez Marx pour nous ramener à une compréhension pré-Fustel de Coulanges du rapport entre religion et société — constitue un contraste intéressant avec les tendances dominantes en histoire des religions. L'article de Stephen Hugh-Jones ouvre une perspective très riche si l'on cherche à remplacer les comparaisons tous azimuts, qui confèrent encore aujourd'hui, malheureusement, un air vieillot aux études sur le chamanisme en anthropologie.

Références

- HAMAYON R., 1990, *La chasse à l'âme : esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*. Nanterre, Société d'ethnologie.
- SHIROKOGOROFF S. M., 1935, *The Psychomental Complex of the Tungus*. Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co.

Xavier Blaisel
1793, rue Delorme
Laval
Québec H7M 2W4

Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstitutionnée. Introduction à la sociologie de la famille*. Sciences sociales n° 21, 1995, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 230 p., bibliogr., gloss.

Ce livre d'introduction à la sociologie de la famille réussit une synthèse intelligente et bien documentée permettant de saisir les transformations récentes de l'institution familiale. L'auteure y poursuit une réflexion originale sur la construction sociale de la maternité, tenant compte de la liberté qu'ont maintenant les femmes de contrôler leur propre fécondité. Elle y discerne une condition déterminante de leur accès à la plénitude des droits civils et civiques et une dissociation enfin aboutie de la « femme » et de la « mère » dont il convient maintenant de rechercher les effets socio-juridiques et symboliques. Ce thème qui parcourt l'ensemble du livre soulève, bien sûr, celui de la paternité et de ses remises en question. Le chapitre d'introduction a la qualité de bien situer l'orientation de l'auteure qui s'intéresse aux montages institutionnels de la filiation. L'influence de Pierre Legendre est clairement perceptible. Tahon s'en dégage en remettant en question, à partir de la femme, la construction de la maternité, mais ne nous indique pas quelle lecture elle en fait, ni jusqu'à quel point elle s'en démarque.

L'ouvrage comporte deux parties. La première clarifie les notions d'alliance et de filiation et situe nos structures familiales actuelles en perspective comparative et historique. Elle met ensuite en évidence, dans un chapitre centré sur le père romain et sur le mariage dans l'Occident chrétien jusqu'à nos jours, les pouvoirs instituants qui déterminent la constitution de la famille et l'établissement de la filiation. Un troisième chapitre souligne les principaux apports de la sociologie de la famille depuis Durkheim jusqu'aux analyses féministes des rapports sociaux de sexe et de la transformation du rôle des femmes dans la société. Les travaux sociologiques récents qui mettent surtout en évidence la subjectivité des acteurs et la construction de soi dans le cadre des interactions au sein de la famille ne sont pas discutés sous l'angle de l'évolution des théories sociologiques. Par contre, leurs apports se retrouvent dans la deuxième partie, laquelle est axée sur la compréhension de la famille des années 1990.

Cette deuxième partie comporte sept chapitres. Tenant compte du processus d'individuation dont témoigne la diversité des configurations familiales, l'auteure s'attache à cerner les statuts respectifs de leurs membres. Elle considère non seulement la matérialité de leur situation et l'évolution des comportements conjugaux, mais aussi les composantes symboliques des rapports père-mère-enfant et l'inscription de chacun dans l'ordre généalogique. Elle discute, en particulier, de l'ébranlement de l'alliance comme fondement de la filiation depuis l'augmentation des divorces, des unions libres et des recompositions familiales. Cette remise en question de l'institution comporte des aspects paradoxaux. Ainsi, par exemple, les conjoints en union libre revendiquent maintenant l'accès aux mêmes avantages que les conjoints mariés, ce qui tend à aligner l'union consensuelle sur le mariage. De plus, les lois assurent l'égalité de tous les enfants, peu importe qu'ils soient nés dans le cadre du mariage ou non, de sorte que se trouve renforcé le principe cognatique de filiation qui inscrit chaque enfant dans la lignée de ses deux parents.

Au chapitre sur le divorce, l'importance accordée au maintien des liens entre un enfant et ses deux parents après la rupture de leur union est présentée comme une manière d'imposer la pérennité de la filiation biologique et, de ce fait, comme une remise en question du caractère social de la parentalité. Or, cette filiation qualifiée de « biologique » est d'abord un construit social, ce que l'argumentation tend à occulter au bénéfice d'une construction de la filiation fondée sur des critères affectifs ou matériels. À propos des transformations de la paternité et du rôle des pères, le souci de faire coexister harmonieusement le père et le beau-père dans les cas de reconstitution familiale est aussi envisagé comme un indice de biologisation de la paternité, plutôt que comme indice d'une prise de distance par rapport à l'idée d'exclusivité dans l'établissement des filiations. Il aurait été utile de s'appuyer sur l'anthropologie pour aborder ces questions, en se rappelant que les structures de parenté en Occident n'ont jamais été totalement soumises ni à un principe juridique d'exclusivité de la filiation, ni à la valorisation des liens biologiques, ni d'ailleurs à la prédominance de la lignée paternelle. Cet éclairage aurait permis de faire une lecture plus nuancée des pratiques actuelles de parenté qui relancent les idéaux d'électivité des liens et la reconnaissance d'affiliations multiples.

Le chapitre sur les familles « gynéparentales » (structurées autour d'une femme dont on présume qu'elle a choisi d'être mère) condense l'ensemble des préoccupations qui traversent le livre. L'auteure y explicite le déplacement qui s'est effectué de la « mère » à la « femme » et nous aide à saisir comment « la maternité est une institution construite, à un moment donné, dans une société donnée, de manière telle que puisse s'édifier une construction de la paternité qui renvoie, au moins partiellement mais sans doute largement, à l'élaboration (spécifique à cette société à ce moment) de la citoyenneté politique » (p. 154).

Le terme famille veut parfois dire une unité résidentielle et, parfois, un couple parental et ses enfants qui n'habitent pas nécessairement tous ensemble. L'auteure elle-même souligne cette ambiguïté, tout en utilisant le terme « famille » surtout pour désigner une forme résidentielle, particulièrement lorsqu'elle propose la notion de « famille gynéparentale ». Ne serait-il pas utile, dans un tel effort de clarification sociologique, d'appeler « foyers » les unités familiales de résidence et de laisser au mot « famille » un sens plus polysémique ? La notion de résidence mériterait d'ailleurs d'être approfondie pour poursuivre l'analyse, car elle est souvent une clé maîtresse pour comprendre les formes concrètes de l'articulation entre alliance et filiation.

Les interrogations qui parcourent ce livre sont présentées de manière tout à fait limpide et accessible. Pourtant, elles sont complexes et l'auteure se garde bien de livrer des réponses hâtives. En ce sens, cet ouvrage sera à la fois utile à l'enseignement et à la réflexion plus théorique. Bien sûr, certaines facettes de l'institution familiale sont laissées dans l'ombre. Je pense, par exemple, à l'impact des approches volontaristes sur le statut de filiation des enfants et à la manière dont la structuration réflexive des identités personnelles affecte les représentations de la parentalité et de la différence des sexes. D'autres identifieront certains aspects à développer, à compléter, en fonction de leurs points de vue particuliers. Ils rejoindront ainsi le projet de ce livre qui vient rendre compte « du travail de la recherche, de la recherche en travail » (p. 216).

Françoise-Romaine Ouellette
INRS-Culture et société, B-10
306, Place d'Youville
Montréal
Québec H2Y 2B6

Yvon CSONKA, *Les Ahiarmiut. À l'écart des Inuit Caribous*. Neuchâtel, Éditions Victor Attinger, 1995, xii + 501 p., carte, fig., graph., fotogr., tabl., ann., bibliogr., index.

Dans le champ de l'ethnohistoire des Inuit, le remarquable livre d'Yvon Csonka, tiré de sa thèse de doctorat primée pour son excellence, fera date. Il faut reconnaître que le travail accompli est énorme. Grâce à sa double formation d'archéologue et d'anthropologue, Csonka a choisi une large perspective ethnohistorique qui évoque la « culture history », telle qu'elle est envisagée par Margaret Lantis (1970 : 4-5).

L'auteur, qui s'est nourri des théories logicistes de Gardin et de l'immense ethnographie recueillie par Burch (voir plus particulièrement l'annexe 2), a organisé sa recherche en deux ensembles à la fois complémentaires et contrastés. La première partie constitue un prologue général et d'ordre plutôt synthétique sur les Inuit Caribous dont la genèse complexe et controversée est retracée à partir d'une masse documentaire impressionnante. La seconde partie est consacrée à l'analyse approfondie de la société des Ahiarmiut dont on découvre l'ethnographie historique de 1920 aux années 1950, avant leur déplacement par les autorités canadiennes (1957).

Après une introduction qui présente un bilan fouillé de la littérature et une discussion des méthodes et de la perspective utilisées, la première partie se déploie donc comme une longue mise en contexte qui traite successivement du milieu naturel et géographique de ces